

DISCOURS DE RÉCEPTION  
DE  
MARCEL ARLAND  
*A L'ACADÉMIE FRANÇAISE*  
ET RÉPONSE DE  
JEAN MISTLER

*nrf*

GALLIMARD









*Discours de réception  
de Marcel Arland  
à l'Académie française*



Messieurs,

J'ai grand besoin de votre indulgence, et pour maintes raisons.

C'est que d'abord, si j'ai quelque usage de l'écriture, je n'en ai point du discours. Je peux aimer une conversation familière, ce qu'elle comporte d'élan et de pudeurs, de regards amicaux, de rêverie commune, et de silence. Encore est-ce loin de mes amis que je leur parle le mieux. Je leur ai beaucoup parlé de cette façon. M'ont-ils entendu ? Certains sont morts ; je leur parle toujours.

Mais il me faut parler aujourd'hui dans un lieu plein d'histoire, répondre à l'honneur que j'ai reçu par un discours dont la forme, le ton et jusqu'aux feintes libertés



me semblent, presque inimitables. Que ne m'y suis-je préparé plus tôt! Que de jours perdus à écrire, à rêver selon mes songes, à rôder sur mes chemins, à saluer dans une solitude — plateau d'Auvergne ou lande bretonne — le plus beau palais du monde, en tout cas le plus proche de mon cœur... Que voulez-vous? Cela vient de loin; cela vient de l'enfance, de la campagne où j'ai vécu enfant, et libre; je n'en ai pas oublié les leçons — mais vont-elles me servir parmi vous, à moins que vous ne consentiez à y voir une excuse?

Si je pouvais vous apporter en offrande, en lieu et place de cet homme et de ces paroles, un peu de la terre que j'ai aimée, un peu du vent d'où m'est venu un conte, ou bien l'un de ces précieux compagnons avec qui je me suis toujours accordé : un chat, une chevêche, un hérisson... Ou bien encore si je pouvais m'adresser à vous de l'un de mes hauts lieux : les ruines d'Urfé par exemple, l'admirable basilique de Brioude et son Christ-Lépreux,

le très humble cimetière où sont les miens... Mais revenons; c'est la majesté de cette coupole qui me fait battre les champs, et c'est votre Compagnie, Messieurs, dont André Maurois me disait un jour qu'elle était un salon.

Je connais peu les salons, faute de goût, faute de temps, et de courage peut-être. Je sais que l'on y rencontre la société la plus aimable; si d'aventure je la rejoins, j'écoute, j'admire, j'essaie de comprendre le jeu, et même de jouer mon petit rôle. Mais le théâtre exige de telles dispositions, que je me retrouve seul et confus.

Comment ne le serais-je point dans une pièce qui n'est qu'un monologue, et devant une Assemblée qui peut être sourcilleuse dans le choix de ses distractions?

« Me voici donc seul devant vous » (sinon tremblant), à la façon d'Esther, quand elle fut sur le point d'affronter son royal époux. Mais Esther venait implorer pour son peuple, et il ne me semble pas posséder exactement ces charmes qui vous eussent attendris. J'en ai d'autres,

il est vrai; je vous les dois : cet habit (et ses parements), qui témoigne de votre fidélité aux traditions, et ne permet point de confondre le noble Corps académique avec ces enfants perdus dont parlait Villon :

*Beaux enfants, vous perdez la plus  
Belle rose de vo chapeau...*

Et l'épée, grand Dieu! une épée, pour moi qui ai lu, sans doute, *Les Trois Mousquetaires*, mais qui n'ai servi que dans l'Intendance. Laissons le bicorné : Messieurs, vos dons m'accablent.

J'avais plus d'une raison, vous le voyez, quand je réclamaï votre indulgence. Il en est une autre, la meilleure, et qui suffirait à vous convaincre. C'est que vous m'avez élu pour succéder à André Maurois, c'est-à-dire, non seulement à un auteur des plus célèbres, mais à un homme que vous avez intimement connu, que vous aimiez et dont le souvenir est présent en chacun de vous.

\*

Je lui succède : je ne prétends point le remplacer. Il n'avait aucun de mes défauts; quant à ses qualités si nombreuses, je les admire d'autant plus qu'elles me sont presque toutes étrangères.

Quelle que soit la valeur d'un homme, il est peu commun qu'elle se trouve également appréciée. Interrogeons sur Mauvois ceux qui, comme vous, l'ont bien connu : c'est la même réponse, la même louange d'un homme sensible et fin, dévoué, courtois, scrupuleux, sans jactance ni secret orgueil, fidèle à ses amis, — un honnête homme, davantage: un homme bon.

Je l'ai su dès la première fois où nous nous sommes rencontrés. C'était en 1928, il me semble; nous déjeunions chez son éditeur, Bernard Grasset. Il y avait là Henry Bordeaux, dont j'ai connu plus tard l'affectueuse attention. Il y avait aussi le Président Millerand qui, sénateur, devait prononcer, l'après-midi, un discours au Sénat, qui tout au long du déjeuner, et nous le voyions bien, ne cessait



*nrf*

HSC/5/80  
69-VI

6 F

Extrait de la publication